

WEN TAN

PAR

PIERRE LEFÈVRE-PONTALIS,



Si l'on en juge par une note insérée au *Toung Pao*¹⁾, Mr. PELLIOU ne considère pas comme définitivement résolue l'identification du royaume de Wen tan 文單.

D'après les témoignages chinois du VIII^{ème} siècle, il lui semble que ce soit le même territoire que le Tchen la de terre ou Cambodge supérieur, par opposition au Tchen la d'eau ou Cambodge méridional «Il n'y a dit-il, aucun doute sur la position du Wen tan dans le Haut Cambodge, mais il faudrait arriver à une détermination plus précise.»

Il est évident que Mr. Pelliot ne trouve pas complètement satisfaisante l'hypothèse d'un royaume de Wen tan confiné sur le bas Mékhong dans la seule région de Çambhupura (Sambor). Mais, en l'absence de tout document authentique tiré, soit des stèles, soit des historiens chinois, il paraît avoir quelque répugnance à placer plus haut sur le Mékhong le centre principal d'action du Wen tan ou Tchen la de terre.

A la transcription Wen Chan qu'il juge cependant admissible,

1) *Toung Pao*. — Juillet 1912. Bulletin critique p. 467.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, t. IV, p. 211 et suiv.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, t. II, p. 124.

comme le Dr. Bastian, Mr. Pelliot préfère celle de Wen tan. Quant à l'opinion de Mr. SCHLEGEL qui transcrit Tchanda ou Chanda au lieu de Tchen la, tout en ne la repoussant pas absolument, il se montre assez peu disposé à l'adopter.

Comme Chandapura et Vieng Chan ne sont qu'un seul et même lieu, on peut facilement se rendre compte que si l'identité de ces deux désignations avec Tchen la et avec Wen tan était admise, il serait plus facile d'admettre aussi l'extension du Cambodge septentrional vers le nord, le long du Mékhong et de considérer que le territoire actuel de Vieng Chan et peut être la région du Haut Mékhong en ont fait partie intégrante, ce qui n'est par ailleurs que très vraisemblable.

Si en effet, il est exact que pendant la plus grande partie du VII^{ème} siècle, du moins sous les règnes d'Içanavarman et de Jayavarman I^{er} son successeur, le Cambodge ait occupé tout le centre de l'Indo-Chine, et ait été limité, au dire de Hiuen-tsang, à l'est par le Mahachampa et à l'ouest par le Dvaravati, il y a quelques bonnes raisons de supposer qu'au VIII^{ème} siècle, après la rupture de l'unité Cambodgienne, le Tchen la de terre soit resté en possession de la partie septentrionale de ces territoires.

Cela le mettait assez près, sinon des frontières méridionales de l'Empire Chinois, du moins d'une région limitrophe sur laquelle la Chine exerçait une surveillance directe et sur laquelle aussi son attention s'est rarement portée avec plus d'intérêt qu'à l'époque qui nous occupe.

C'est en effet vers le milieu du VIII^{ème} siècle que, se sentant assez fort pour secouer l'autorité impériale, le royaume Thai du Nan tchao au Yun nan, se révolta.

C'est en 751 que fut rétabli sur le Kin-cha kiang, le fameux pont de fer destiné à maintenir des communications régulières entre

SCHLEGEL. — *T'oung Pao*, II, p. 176.

G. MASPERO. — *L'Empire Khmer*, p. 27.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O. t. II.*

CHAVANNES. — *T'oung Pao*, Octobre 1912.

le Nan tchao et le pays des Thibétains. Ce pont produisit par la suite une telle impression sur tous les Thaïs, même ceux qui émigrèrent vers le sud, qu'on en retrouve la mention dans les chroniques Indo-Chinoises, comme étant le point extrême du côté du nord, du domaine réservé aux gens de cette race.

Or, en 753, on vit arriver à la Cour chinoise le fils du roi de Wen tan qui s'y présenta avec sa suite. Que sa présence en Chine eut quelque rapport avec les événements qui se passaient alors au Yun nan, cela est à peine discutable, puisque on le voit l'année suivante accompagner l'armée chinoise dans sa campagne contre le Nan tchao. Et peut-être aussi fut-il témoin de la défaite que subit en 755 l'Empire, lorsque les Thaïs du Nan tchao, alliés aux Thibétains eurent raison des troupes impériales.

Si comme il y a lieu de le penser, les territoires du Wen tan, s'étendaient assez loin vers le nord de l'Indo-Chine, ce royaume ne pouvait demeurer indifférent aux progrès de ses voisins, et la Chine en tout cas avait le plus grand intérêt à attirer son attention et à éveiller son inquiétude sur ce qui se passait au Nan tchao.

Les Chinois se préoccupaient tellement à ce moment là de chercher des points d'appui sur leur frontière méridionale, qu'en 756, le gouvernement général du Kiao tcheou fut transformé en un protectorat du Ngan An et placé sous un commandement militaire. De ce côté du moins, le sud était protégé, mais à l'ouest de ce Ngan An, il y avait des régions difficiles à atteindre et où l'influence chinoise ne pouvait guère s'exercer directement. Là, le concours du Wen tan semblait évidemment s'imposer, ne fût ce que pour surveiller les hautes vallées des affluents du Mékhong, voisines des cours d'eau qui descendent vers le Tonkin.

SAINSON. — *Nan tchao ye tche*, p. 193. Leroux, 1904.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, tome IV.

MA TOUAN-LIN. — *Ethnogr. des peuples étrangers à la Chine Méridionaux*.
Art. *Nan-tchao*, trad. HERVEY S^r DENYS, p. 199.

Pendant les années qui suivirent, le Nan tchao encouragé par sa victoire devint en effet de plus en plus provocant. La fondation de Tche-tong au centre du Yun nan en 763, marqua un nouveau progrès des Thaïs qui accentuaient ainsi leurs intentions du côté de l'est.

En 766, Tchao-Heng, préfet général du Ngan An, fut assez heureux pour repousser sur la frontière du Tonkin une invasion des Man du Nan tchao, mais les troubles s'étendaient partout, car en 767 c'est sur les confins du Kouei tcheou et du Kouang si actuels, qu'une insurrection eut lieu chez les Leao.

En présence de tant de dangers, le Commissaire impérial Tchang Po-yi, décida de se fortifier au Tonkin et c'est à ses précautions que fut due en cette même année 767, la construction de la citadelle de Lothanh dans le voisinage immédiat du présent Hanoï. C'est enfin au moment où la Chine était menacée de perdre le contrôle, non seulement du Yun nan, mais encore d'une grande partie des territoires qui y confinent du côté de l'est, qu'une nouvelle ambassade du Wen tan se présenta en 771 à la cour impériale.

Une autre la suit quelques années plus tard, en 779, et comme dans l'intervalle, la situation ne paraît pas s'être sensiblement modifiée dans le sud de l'Empire, il est probable que cette fois encore on échange des vues sur le meilleur moyen de tenir en respect des voisins gênants. La Chine, qui n'a pas lieu d'être satisfaite de certains de ses tributaires, se montre accueillante pour l'envoyé du Wen tan. «Le vice-roi du Tchou la de terre, nommé «Pho mi, vint à la cour avec sa femme et offrit en tribut onze «éléphants apprivoisés. On accorda à ce Phomi le grade de second «président inspecteur du palais, et on lui donna en plus le surnom «de Pin-han, hôte de l'Empereur».

1) MA-TOUAN-LIN. — *Loc. cit.*, et *Nan tchao ye tche* qui donne la date de 765.

2) PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, t. IV, p. 212.

3) RÉMUSAT. — *Description du Cambodge, Nouv. Mém. Asiatiques*, t. I, p. 86. Paris 1829.

Il semble que toutes ces négociations successives n'aient pas été vaines et que grâce à elles, le Nan tchao ait fini par se heurter dans l'est à des combinaisons et à des accords peu encourageants pour ses projets, car sa politique devint moins agressive vis à vis de la Chine, à partir du moment où le roi Ymeousin, concentrant de préférence ses forces dans l'ouest du Yun nan, eut établi à Che-tcheng sa capitale (784).

Il est probable que la Chine profita de cette accalmie pour rétablir l'ordre devenu si précaire parmi les populations établies entre le Nan tchao et le Tonkin. Une partie des tribus qui s'étaient fixées de ce côté, appartenaient à la même race que les Thaïs maîtres du Nan tchao; ceux-ci s'étaient en vain efforcés de les englober dans leur royaume et pouvaient être tentés de recommencer. La suite des événements démontra qu'il fallait continuellement être sur ses gardes, si on voulait s'opposer contre eux à l'invasion et à la conquête du delta tonkinois. C'est dans ces mesures de précaution qu'il convient de faire rentrer l'organisation d'ensemble des territoires Lao que la Chine tenta en 791, et qui avait pour but, dit Mr. Pelliot, d'affermir son autorité sur le Haut Tonkin.

Il est impossible de ne pas rapprocher ces événements de ceux qui se passaient à la même époque, dans la région du Nam Hou, car si l'on en croit les traditions laotiennes consignées dans les chroniques locales, c'est bien au VIII^{ème} siècle que se serait produite la descente des Thai Lao, de la plaine de Muong-Theng, aujourd'hui Dien bien phu, jusqu'aux rives du Mékhong où ils se fixèrent au confluent du Nam Kane.

Un fait aussi important ne put se produire sous l'oeil indifférent des maîtres du pays qui peut-être l'approuvèrent et qui en tout

Nan tchao ye tche, trad. SAINSON, p. 48.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, T. IV.

MISSION PAVIE. — *Recherches historiques*. Paris, Leroux 1898.

cas ne paraissent pas s'y être opposés par les armes. Les documents laotiens ne font en effet allusion qu'aux rencontres des Thaïs Lao avec les peuplades sauvages du Nam Hou et du Haut Mékhong qu'ils asservirent et ils ne parlent d'aucun conflit avec des peuples civilisés.

En fait, si, comme il y a lieu de le penser, l'influence du royaume de Wen tan s'étendait alors jusqu'au confluent du Nam Hou, il y a de bonnes raisons de croire, d'après les chroniques indigènes, que sur le Nam Hou même et les autres affluents de cette partie du Mékhong, les Khas non civilisés étaient les seuls habitants du haut pays, lorsque la migration des Thaïs Lao se produisit.

Les autorités du Wen Tan, sans doute après s'être concertées avec la Chine, durent tolérer cette invasion; peut être même trouvèrent-elles intérêt à l'organiser, pour mieux la contrôler, suivant en cela l'exemple des Chinois dans les régions limitrophes.

Lorsque en 799 une dernière ambassade du Wen Tan se présenta à la cour chinoise, on savait évidemment de part et d'autre à quoi s'en tenir sur les mouvements de population et sur les essais d'organisation qu'ils avaient entraînés des deux côtés de la frontière. La présence d'un ambassadeur du Wen tan en Chine à ce moment, indique peut-être le besoin d'un dernier accord sur ces questions entre les deux pays.

Depuis l'ambassade de 753, la situation s'était singulièrement modifiée et il s'était produit une telle détente dans les rapports entre la Chine et le Nan tchao, qu'en cette même année 799, les Thaïs de Tali, sachant pouvoir compter sur la neutralité chinoise, déclarèrent la guerre aux Thibétains. Deux ans après en 801, Thaïs et Chinois en arrivaient même à combiner une action commune contre cet adversaire.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, T. IV.

PARKER. — *The early Laos and China.*

Ce n'est donc pas d'une alliance contre Tali qu'il put être question en 799 entre l'ambassadeur du Wen tan et les Chinois. Le but poursuivi en commun vis à vis des Thaïs du Nan tchao comme de ceux du voisinage étant atteint, il y avait lieu de le constater et de s'en tenir là. C'est pour cela sans doute qu'après cette ambassade de 799, il ne semble plus être question d'aucune mission du Wen tan, dans les auteurs Chinois. D'ailleurs, si l'unité Cambodgienne fut reconstituée en 802, le Tchen la de terre ne tarda pas à perdre sa vic propre, et par suite n'eut plus aucune raison d'entretenir des relations directes avec l'Empire Chinois.

Ce n'est pas à dire que l'intérêt des Cambodgiens pour ce qui se passait sur le H^t Mékhong eut brusquement cessé, mais ce qui était question de premier ordre pour le Tchen la de terre, n'était plus qu'affaire secondaire pour le grand Empire Khmer unifié.

C'est sans doute aux gouverneurs Cambodgiens des provinces du nord qu'incomba dès lors le soin de surveiller les Thaïs Lao, à l'extérieur des frontières comme à l'intérieur.

Le Dr. Bastian a recueilli une légende septentrionale, qui est une curieuse variante de l'histoire bien connue de Koun Borom, et d'après laquelle les Lao ho, c'est à dire les Thaïs Lao originaires du Yunnan, s'avisèrent un jour de détruire l'immense plant de courges dont ils étaient issus et au moyen duquel ils allaient porter le tribut au maître du Ciel. Du jour où se produisit ce malheur, ils n'eurent plus affaire aux dieux mais aux hommes et ne tardèrent pas à tomber d'abord sous le joug du Cambodge puis sous celui de Vieng Chan.

Dans sa concision, cette légende est plus précise que les chroniques,

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.* T. IV.

PELLIOT. — *Bull. Ec. fr. E. O.*, T. IV.

BASTIAN. — *Geschichte der Indochinesen*, p. 85. Leipzig, 1866—71.

MISSION PAVIE. — *Recherches historiques*, p. 7 et suiv.

mais celles ci n'en établissent pas moins que c'est l'influence Cambodgienne dont les Thaï Lao constatèrent tout d'abord les effets en atteignant pour la première fois les rives du Mékhong et le confluent du Nam Kane.

Les traces de civilisation qu'ils rencontrèrent en cet endroit étaient attribuées par les habitants, au Cambodge qui par l'union du prince Rothisen fils d'un roi d'Enthipat avec Nang Kanghi le dernier rejeton de la race des Yacks, avait marqué dans cette région du Mékhong et du Nam Kane son empreinte d'une façon indélébile.

Plus tard, mais quelques générations encore avant l'arrivée des Thaï Lao, un homme était à son tour venu de Vieng Chan, au confluent du Nam Kane, et, à cause de l'or et de l'argent qui abondaient dans le sol, ce pays reçut le nom de Soua (Suvannabhumi). Cet homme qu'on appelait Chantaphinit apportait des lumières nouvelles, car outre ce qu'il avait appris au contact de ses compatriotes, il avait profité de la fréquentation d'un savant du royaume de Louvo, fort adonné à la lecture des livres anciens. C'est donc par le prestige de sa science autant que par celui de ses richesses que Chantaphinit s'imposa à l'admiration des sauvages riverains du Mékhong qui le choisirent pour leur chef.

Chantaphinit était évidemment un Cambodgien, car au VII^{ème} siècle où l'on peut sans témérité placer son existence, en la dégageant de tout ce qu'elle a de légendaire, le Cambodge, comme nous avons essayé de le rappeler précédemment, étant maître de tout le centre de l'Indo-Chine, grâce aux victoires d'Içanavarman et à la prudente administration de Jayavarman I^{er}, la région de Vieng Chan ne pouvait manquer de lui appartenir.

La mention qui est faite de Louvo dans la chronique laotienne

Mission PAVIE. — *Recherches historiques*, p. 80; p. 119; p. 141.

G. MASPERO. — *L'Empire Khmer*.

De la JONQUIÈRE. — *Bull. Comm. Arch. I. Ch.*, 1909.

est fort intéressante, car elle donne une vraisemblance plus grande à tout le récit, en le plaçant dans son véritable cadre. S'il faut en effet voir dans l'ancien royaume de Louvo, à l'est du Ménam le Tcho-lo-po-té ou Tolopoté des historiens Chinois, c'est à dire le Dvaravati de Hiuent-sang, la chronique se trouve tenir un compte exact de la géographie politique de l'Indo-Chine à cette époque. Quant à l'influence civilisatrice que, conjointement avec le Cambodge, ce pays de culture hindoue put exercer au VII^{ème} siècle sur les habitants de la région du moyen Mékhong elle n'a rien que de très-vraisemblable.

Louvo dont l'existence remontait au V^{ème} siècle, était alors en plein développement, car c'est précisément au milieu du VII^{ème} siècle que l'on place communément la fondation sur le haut Ménam de sa colonie d'Haripouchay qui devint rapidement à son tour un royaume fort important.

Vieng chan dut rester, tout au moins jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle, un poste avancé de l'Empire Cambodgien du côté du nord-est, ainsi qu'on peut le déduire de la présence à Say fong d'une stèle de Jayavarman VII. C'est donc aux autorités Cambodgiennes de Viengchan que les Thaïs Lao du Muong Soua durent, en tant que sujets ou tributaires, avoir le plus souvent affaire. Du jour où l'autorité centrale s'affaiblit, l'influence directe du Cambodge dut décroître avec elle. Ce fut toujours au profit de Vieng Chan qui tint encore longtemps en respect les Thaïs Lao du Muong Soua, avant de se laisser finalement conquérir par eux au XIV^{ème} siècle, à l'époque glorieuse du roi Laotien Fa Ngom.

CHAVANNES. — *Voyage des pèlerins bouddhistes*, Leroux, 1894.

G. MASPERO. — *Say fong. Une ville morte*. *Bull. Ec. fr. E. O.*, t. III.

L. FINOT. — *Notes d'épigraphie*, *ibid.*, p. 18.

A. BARTH. — *Ibid.*, p. 460. Voir aussi *Parmentier*. t. XIII, p. 59.